

La dernière cigarette d'Italo Svevo

La vie d'Italo Svevo fut largement consacrée à s'empêcher d'écrire l'oeuvre de génie dont il se savait habité. De ce génie, il eut toujours peur. Comme il avait peur de tout.

Il naquit sous le nom d'Aron Ettore Schmitz, le 19 décembre 1861 à Trieste, (qui faisait alors partie de l'empire austro-hongrois) et mourut le 13 septembre 1928, à Trieste, (qui faisait désormais partie de l'Italie). Les pays valsaient, le monde basculait. Il songeait. Soixante-sept longues années à peu près immobiles, point d'aventures, presque pas de guerre : une vie d'échecs littéraires, de vie de bureau, de mélancolie profonde, d'hypocondrie caractérisée. (et cinquante de tabagisme).

Sa famille juive italo-autrichienne est la clé de son pseudonyme : Italo Svevo, le plus impersonnel qui soit, - *L'Italien Souabe* - occultant d'une manière significative ses origines juives que les éditions françaises de ses livres effaçaient d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui.

Comme tous les écrivains, il a eu, pour commencer, peur de l'insuccès. Avec raison: son premier livre, Une vie, d'abord titré Un incapable, parut en 1892 dans une indifférence asourdissante.

C'est un livre stendhalien, ultra-moderne, l'histoire d'un petit employé angoissé et pauvre qui séduit, par le biais de la littérature, la fille de son patron et se suicide quand il découvre qu'il va devoir l'épouser. L'écriture ironique et subtile d'Une Vie se moque des clichés et des lieux communs, à travers la rédaction d'un roman à quatre mains écrit par le narrateur et sa patronne Annetta.

L'échec littéraire est la hantise de Svevo. Elle l'affecte si profondément qu'elle porte atteinte à sa santé. Il vaut donc mieux ne pas écrire. Deuxième raison à ce " I would prefer not to": s'il s'abandonne au plaisir d'écrire, ce qu'il ne peut en vérité vraiment

s'empêcher de faire, il est immédiatement moins apte au travail pratique, car il devient distrait et inefficace. "Ce n'est pas l'activité qui me rend vivant, c'est le rêve" explique-t-il à sa femme.

Pour barrer le chemin à la littérature, après l'échec de Sénilità, il décide, à quarante ans, de consacrer son temps libre au violon, deux heures par jour. Une torture pour sa famille et ses voisins. Une volonté de fer n'est pas le moindre défaut de ce soi-disant aboulique, toujours en train de commencer une nouvelle cure-miracle, un traitement médical, un régime draconien. Mais la guerre arrive. Contraint à l'inactivité, Svevo se remet à écrire autre chose que des lettres (sublimes) ou un journal intime (désopilant et profond).

Le livre lui prend huit ans.

La Conscience de Zeno paraît en 1923. Svevo a soixante-deux ans. C'est l'autobiographie d'un certain Zeno, publiée par son psychanalyste, et assortie de considérations peu flatteuses sur la personnalité de son patient – "Je le publie par vengeance et j'espère dit le docteur S. qu'il en sera furieux."

il sait que c'est un chef d'oeuvre, un livre absolument original, il est stupéfait et bouleversé par son échec – à raison, à nouveau- et – à nouveau-cesse d'écrire.

C'est décidément trop mauvais pour ma santé, dit-il, après avoir remué ciel et terre, non sans maladresses et flagorneries inutiles. Il écrit même à James Joyce, son vieil ami, censé le soutenir, comme il l'a lui-même soutenu quand il était dans la peine. Mais ils n'ont pas le même caractère. Valéry Larbaud, qui l'admire pourtant, ne répond pas non plus à ses courriers.

Tel un Franz Kafka qui aurait décidé de se marier malgré ses obsessions, et sa culpabilité, tel un Marcel Proust amoureux de la très blonde Livia Veneziani, ou encore tel un James Joyce soudainement attentif aux autres, Italo Svevo décrit une vie impossible, un monde où nous trébuchons sans cesse, en butte à la cruauté et à la violence de nos déceptions, de nos arrière-pensées, de notre inconscient, et à la fascination qu'exercent sur nous nos propres sensations, nos propres intentions, nos propres faux mouvements. La brutalité des êtres.

Ainsi cette jeune personne avec qui un de ses héros -âgé de soixante-sept ans-, a une liaison onéreuse dans le but explicite de tromper mère nature, qui ne garde en vie que ceux qui sont en état de procréer. Elle lui murmure à l'oreille: "tu sais que tu ne me dégoûtes pas". "Toi non plus" répond-il gentiment.

Italo Svevo est une personne convaincue que la vie est pleine de choses redoutables :les gestes les plus simples sont compliqués, la santé un bien sans cesse menacé, la paix impossible à atteindre, et chaque journée un enfer. Il est -en un mot-, un méfiant. Peut-être fut-il toujours vieux, lui l'auteur de *Sénilité*, et du *Vieillard*, une revendication qui est au fond la pire des provocations, et le rend éternellement juvénile.

La bombe Svevo, disait Roberto Balzen, qui l'avait découvert.

Pour plus de sûreté, il rédige lui-même peu de temps avant de mourir (d'un accident de voiture, - on ne saurait penser à tout-) un profil autobiographique d'Italo Svevo.

Et comme ce texte aussi précis que désopilant fait partie des oeuvres complètes qui viennent de reparaitre dans une édition annotée, préfacée et largement retraduite par Mario Fusco, nous pouvons y piocher quelques remarques .

Italo Svevo, dit-il "fit des études sérieuses et reçut le grand don d'apprendre à rire de la vie, au lieu d'en mourir."

Après avoir fait son droit, il choisit en 1886, l'étude de la chimie, -(comme Primo Levi : la chimie, cet art des timides et des modestes)- pour devenir finalement employé de banque, et c'est, alors, pour la première fois, à vingt cinq ans, qu'il décide d'arrêter de fumer.

Arrêter de fumer. La grande affaire de cette vie d'homme d'affaires efficace, de commerçant doué, de violoniste médiocre mais entêté, d'amant, de père, de mari. Oui, tout cela ne comptait qu'à moitié, il y avait un vrai combat, et c'était celui-là.

Arrêter de fumer comme métaphore de sa lutte avec la littérature.

Comme les trois anti-héros de ses trois livres, Alfonso Nitti (*Une vie*), Emilio Brentani (*Senilità*)- et surtout Zeno (*la conscience de Zeno*), Italo Svevo passe continuellement des propos les plus héroïques aux défaites les plus surprenantes. Il se marie et aime quand il ne voudrait pas, ne travaille pas quand il devrait le faire et travaille quand on ne lui demande rien, il adore son père et lui fait une vie et une mort très malheureuses.

L'homme devrait pouvoir vivre deux vies, note Italo Svevo, pour éviter ces sempiternelles contradictions : l'une pour lui-même, et l'autre pour les autres.

Quelle bonne idée.

Geneviève Brisac

Italo Svevo, oeuvres complètes, présentées par Mario Fusco. (mais je n'ai pas encore le livre qui paraît le 4 Octobre)

Italo Svevo, ma paresse, éditions Allia. Traduit par Thierry Gilliboeuf, 63 pages. 3 euros.